

FANNY SUR LE BANC

Agnès Desarthe

Personnages :

Le courtier, un homme d'une petite quarantaine d'années

Fanny, une femme un peu plus âgée (47 ans)

La scène est plongée dans l'obscurité. Sur le côté, un peu à l'arrière, ou un peu à l'avant, un homme apparaît dans un rond de lumière.

LE COURTIER

Avant de travailler pour lui, j'étais agent immobilier. C'était un métier ordinaire, autrefois, mais dans les années 2000, tout a changé. Avec la flambée des prix, nous sommes devenus des gens très recherchés, courtisés, même.

Il me suffisait de poser un panneau A VENDRE sur un balcon, et le téléphone n'arrêtait pas de sonner. La bâtisse avait beau être de traviole, l'appartement sans charme, avec des fenêtres quasiment aveugles, tout le monde voulait acheter. J'ai fait visiter des souplex qui puaien la pisse de chat, les clients se battaient. On m'invitait à dîner, on m'offrait des chocolats, des cigares. Je me suis payé une moto, des souliers élégants, des costumes de marque. Moi et mes collègues, on était les rois.

Et puis il y a eu la crise. Les prix ont baissé subitement. Les gens sont devenus plus exigeants. Ils refusaient les rez-de-chaussée, les maisons de village sans terrain. De mon côté, j'avais pas mal spéculé à l'époque des vache grasses, c'était comme se déplacer en tapis volant, je me mettais de côté des petits logements locatifs, achetés sans apport pour une bouchée de pain. Ils me sont restés sur les bras. Je ne pouvais plus rembourser mes emprunts. J'ai tout perdu. Mon appartement, bien sûr, ma femme, c'est normal et, finalement, ma vie.

J'ai utilisé des cachets. C'est plus propre qu'une arme. Plus sûr que la corde. Surtout si on dose bien. Moi, je savais doser, parce que, durant les belles années, j'avais touché à tout. La cocaïne me convenait. J'en prenais comme d'autres des vitamines. Et qu'est-ce que je me sentais bien ! A cause du dosage, justement. Parce que je suis quelqu'un de méticuleux. Mon suicide s'est très bien passé. Mon unique succès de l'année 2009.

Le problème, c'est que, quand on se supprime pour un motif de ce type, une faillite, une lâcheté, on a peu de chances de réussir l'examen de rattrapage. J'ai appris, depuis, que les chagrins d'amour et les dépressions sont bien mieux considérés. Dès votre arrivée en bas, on vous fait comprendre que seul l'effort paie, la souffrance, l'endurance, surtout pour aller là-haut.

J'ai grillé un moment.

On appelle ça griller, mais ça n'a rien à voir avec le feu. C'est une métaphore, cette histoire de flammes, un raccourci pour parler d'autre chose. Une chose pour laquelle il n'existe pas de mots sur terre. En bas, les mots ne fonctionnent pas et c'est ça qui nous grille, c'est ça qui brûle : l'absence de mots.

Assez rapidement, j'en ai eu marre.

Même si le temps n'existe plus, la lassitude est présente.

J'avais été très actif lors de mon séjour humain et j'avais besoin de mouvement. Alors j'ai demandé si je ne pourrais pas me rendre utile. « Ah ouais ? Pensez-vous. Il a demandé ? Et comment il a fait, vu que, soi-disant, en bas, les mots n'existent pas ? » Disons qu'on s'y prend autrement. Ça fait mal. Ça crée une douleur, comme si on vous broyait un os. Mais ça fonctionne. Ni mieux ni moins bien que le langage. C'est la même efficacité. A chaque douleur est associé un sens, un vecteur plutôt.

J'ai passé le test, et j'ai été pris. Première brigade. Section achat. Ça me rappelait le bon vieux temps. Il fallait trouver de bonnes affaires. « A vendre », c'était moi, à présent qui guettais ce panneau.

Un panneau qui s'illumine aux fronts des malheureux, des jaloux, de êtres taraudées par des désirs beaucoup trop puissants pour eux. Un désir qui les rend prêts à tout, même à troquer ce qu'ils sont, ce qu'ils ont de plus cher, leur âme.

Mais bon, c'est un marché comme un autre. Il fonctionne selon la loi de l'offre et de la demande. Ces temps-ci, vu qu'il y a beaucoup de désir dans l'air et, surtout, une cohorte de désirs aussi minuscules qu'impérieux, et aussi parce que les gens manquent singulièrement d'endurance et de patience (je connais le problème, moi qui en avais si peu), on paie une âme le prix d'une paire de baskets. J'en ai acquises certaines pour un sac, une monture de lunettes, un jeu vidéo, une voiture. Le problème, c'est que cela génère de l'écœurement chez nous, les courtiers, et, surtout une dévaluation spectaculaire. Ces temps-ci, je peux vous dire que le marché des âmes est très, très bas. A la fin d'une journée de labeur (une journée, façon de parler, c'est pour vous aider à comprendre parce que nos journées n'ont pas de durée. Une fois le temps aboli, que reste-t-il ?) Mais, passons. Qu'est-ce qu'on a dans l'escarcelle, au bout d'une journée ? – je m'interromps encore, un instant, pour préciser que j'emploie à dessein ce terme un peu suranné ; « escarcelle » c'est la traduction la plus exacte que j'ai trouvée du type de douleur à laquelle il est associé ; une douleur fantôme, ancienne, comme une vieille cicatrice qui tire encore des années après l'accident, le souvenir d'une grippe féroce – je disais donc que, dans l'escarcelle, il n'y a rien de bon, des âmes minables, au rabais, sans grandeur, sans panache.

Je ne prétends pas que le bien d'exception n'existe plus. Il m'arrive encore d'en repérer, mais on est si nombreux à traquer la belle affaire qu'il est presque impossible d'être le premier. Cela développe une mauvaise ambiance entre nous. Une concurrence, un stress qui me remettent en mémoire les derniers mois

de ma vie sur terre. Ne disposant plus du même recours, j'ai décidé de développer une méthode originale, unique, fondée sur l'attente et l'observation. C'est un peu comme si j'achetais sur plan, ou que je mettais une option. J'assiste à la naissance et je sais immédiatement si le terrain est favorable. Un enfant très aimé de sa mère et déconsidéré par son père se révèle, la plupart du temps, un excellent candidat. C'était le cas de Fanny Winter.

Un banc apparaît au centre de la scène

FANNY

(assise sur le banc, dans un square à Grenoble)

Chaque matin, comme le phœnix, je renais de mes cendres. Au moment où je pose la tête sur l'oreiller, où mes os, du plus long au plus court, du plus lourd au plus léger, se jettent contre le matelas, suppliant d'être engloutis, je pense que c'est terminé; je suis morte, ou, sur le point de mourir. Je sens chacune de mes fibres se dissoudre, ma peau fondre et ruisseler, mon crâne se disloquer, tournoyant au bout du mat raidi de ma nuque comme un drapeau blanc qui réclame la trêve. Mon cerveau déchiqueté par la tornade infernale de mes pensées, de mes regrets; la tornade infernale de l'anxiété, du doute, de l'espoir mêlé à la résignation.

Des atomes de mon corps dans tous les coins, calcinés par la fatigue. Il y en a dans le tambour de la machine à laver, au fond du tiroir à ustensiles, dans les plis des torchons, sous la pile de journaux à jeter, dans les chaussettes de chacun, au bas des factures, dans la poussière déposée sur les plinthes, autour des boutons de la gazinière; des flocons de mon cœur sur la paroi

des casseroles, sous les oreillers des enfants, entre les pages de leurs cahiers, sous le col de leurs manteaux.

Une fois dans mon lit, je ne parviens pas à réunir les morceaux égarés. Un puzzle au microscope – Comment faire?

LE COURTIER

(à l'autre bout de la scène, qui observe Fanny)

Fanny Winter, est une candidate plausible. Fanny Winter me plait. Dès le berceau, elle m'a plu. C'était un bébé intense, déterminé, une sorte de citadelle sacrée. A l'instant de sa vie où nous sommes (Le courtier montre le banc), elle pleure, assise sur un banc, dans un square à Grenoble. Je l'écoute se taire. J'entends le son très faible produit par le roulement d'une larme sur sa joue. Je me rappelle, moi dont la mémoire inflammable est privée de souvenirs, toutes les fois où je lui suis apparu.

Le frottement de l'eau salée contre la peau n'était pas le même quand elle avait douze ans. Ses joues rebondies créaient un obstacle qui ralentissait un instant la gouttelette. Ensuite, le grain très serré et l'imperceptible duvet, vestige de son infime fourrure de bébé, accéléraient la chute. A douze ans, comme elle était sombre ! C'était la visite inaugurale, le jour des premières règles. Aucune femme, jamais, ne s'en souvient. Si la mémoire des diables est inflammable, celle des jeunes filles est incendiée.

Elle m'avait reconnu tout de suite.

FANNY

(âgée de douze ans, assise sur son lit, ou sur un trottoir, ou encore, sur un cheval d'arçon)

Ah, c'est vous ?

LE COURTIER

(qui vient s'asseoir à côté d'elle)

Vous semblez déçue.

FANNY

Vous voulez conclure un marché, c'est ça ? Je ne suis pas contre. Faites-moi garçon, et vous aurez mon âme. Je sais comment ça marche. J'ai vu le film. Vous allez ricaner, me promettre des trucs incroyables, et je craquerai, mais je serai punie, car, à un moment, mon âme immortelle me manquera. Sauf que moi, je m'en fiche, je suis athée.

LE COURTIER

Si vous l'étiez, vous ne me verriez pas.

FANNY

Je suis athée, mais je suis petite. Les enfants ne sont jamais tout à fait athées.

LE COURTIER

Vous n'êtes plus une enfant.

FANNY

Vous croyez que ça change quelque chose, ce machin bizarre, cette tache dans ma culotte ? Vous n'êtes quand même pas débile à ce point ? C'est un incident physiologique. Rien de plus.

LE COURTIER

Vous êtes devenue adulte aujourd'hui, que cela vous plaise ou non.

FANNY

Faux. Je serai adulte le jour où je renoncerai.

LE COURTIER

A quoi ?

FANNY

Peu importe. Ce verbe n'a pas besoin de complément. Vous faites de la grammaire chez vous, dans les abysses ? Pas de complément, vous comprenez ? Moi, je comprends, parce que je suis en cinquième. Pas de complément, ça veut dire rien derrière. Renoncer tout court. Alors, vous la prenez, mon âme ?

LE COURTIER

Même si j'en voulais, je ne pourrais pas. Vous êtes trop forte, à cet instant. Je n'ai pas le budget.

FANNY

Ça ne marche pas les compliments avec moi. Je suis une rebelle.

LE COURTIER

C'est bien ce que je disais. Si vous l'étiez moins, je vous exaucerais, vous deviendriez un garçon.

FANNY

C'était une blague, j'adore être une fille.

LE COURTIER

(de nouveau debout dans un coin écarté de la scène)

A trente ans, son visage était encore rond, mais la texture de sa peau avait changé. Elle était à la fois plus sèche et plus grasse. Les larmes y dessinaient une ligne grisâtre du coin de l'œil à la mâchoire, comme une route se jetant à la falaise du menton. La plus lourde des perles pouvait alors tomber sur le haut de sa poitrine. Oh, sa poitrine. Son premier enfant s'y précipitait, entraîné par sa tête, la masse d'arme du crâne balancée depuis la nuit des temps par un instinct qui la fascinait, la bouleversait. Elle pleurait à cause de la puissance effroyable de son bébé, à cause de la vulnérabilité atroce de son bébé.

Quand une femme pleure, j'accours. Quand un homme pleure, parfois, mais c'est moins systématique. Nous avons d'autres accords. Une voix en elle suppliait :

VOIX DE FANNY

Libérez-moi. Retirez-moi cette passion du cœur. Je n'ai plus de centre, je m'éparpille, je me dissous. Déminez-moi.

LE COURTIER

Et pendant ce temps, le bébé à son sein, lui disait: « Tu es tout, tu es mon dieu, mon amour, ma forêt, ma maison ». Et elle:

VOIX DE FANNY

Non, je ne peux pas, c'est trop, je n'ai pas la force, je suis toute petite, je suis si fatiguée, je voudrais qu'on me porte, comme moi je te porte, je voudrais que ma mère me porte.

LE COURTIER

Alors j'ai grandi, j'ai grossi, j'ai rentré mes griffes, masqué mon odeur, et je l'ai dorlotée. Sa tête reposait à la pliure de mon bras, ses reins dans mon giron, ses jambes dans ma main. Elle était mon bébé et, un instant, j'ai senti le flot répugnant de son âme. L'âme des mères est une liqueur saturée de parfums. Un liquide lourd et onctueux. Une mélasse d'âme qui roulait vers mes ouïes, mes entailles, mes failles, mes bouches multiples. Et moi, j'aspirais. Que faire d'autre? Je la soulageais, je lui chantais ma chanson d'égoïsme, ma bonne chanson de liberté. Signe là, signe avec ton sang, avec tes larmes, avec ton lait, avec ton colostrum. Tant de liquides s'écoulaient de toi. Tu peux même signer avec la merde verte au fade arôme de mare que ton bébé dispense à mesure que tu étanches sa soif et sa faim. Signe et, en échange, tu ne souffriras plus. Là, là, là, laisse-moi te bercer, te tenir. Tu ne seras plus seule. Plus jamais l'unique pourvoyeuse, le recours. Je serai à tes côtés, en toi, sous toi. Tu ne connaîtras plus la fatigue, je te ferai boire le philtre.

Nous allions achever, son âme en moi presque entièrement déversée. Mais à cet instant, le bébé a posé sa patte minuscule sur le sein aussi gros que sa

tête. Un geste hasardeux, maladroit, sans intention. Une petite patte molle et griffue. La paume des nourrissons est toujours moite, un peu trop froide. Le contact d'un asticot n'est pas plus agréable. Pourtant, aidé de sa langue puissante, forte comme une langue de vache, le bébé a tété plus fort, la patte toujours posée sur la gourde de peau, et de sa voix muette, blanche dans son gosier informe, il a répété: « Tu es tout, tu es mon dieu, mon amour, ma forêt, ma maison ». Aussitôt, aspirée par le siphon du petit goinfre amorphe, l'âme ondoyante et chaude a reflué par tous mes interstices. Comment lutter?

FANNY

(assise sur le banc, dans un square à Grenoble)

En posant le pied sur le parquet grinçant, ce matin, j'ai senti mon corps courbatu comme après une chute, un choc, un accident. J'ai pourtant l'habitude, tel le phœnix, de renaître de mes cendres. Chaque matin. Chaque matin, sauf aujourd'hui. Rien ne va. Etais-je confiante hier soir? Oui et non. J'avais la foi que confère l'habitude, une foi maussade qui n'entraîne aucune exaltation.

Alors que la fatigue appuyait sur ma poitrine, m'empêchant d'inspirer à fond, resserrant mes épaules sur ma cage thoracique, alors que mon corps s'endormait déjà – nerfs qui s'éteignent ou qui crament un à un, métropole à la nuit qui fond ses carrés lumineux à l'obscurité du ciel – j'ai décidé de laver la marmite. Une dernière vaisselle avant le lit. J'ai soulevé les poignées et le poids de la fonte m'a fait pleurer. Mon mari, sans voir mes larmes, a dit: laisse, on fera ça demain, et j'ai pensé: non, parce que demain, je serai

morte; et cette phrase idiote à laquelle je ne croyais pas m'a fait sourire et m'a donné la force de récurer la surface émaillée. L'odeur mêlée de l'oignon brûlé et du liquide vaisselle. Que dire de cet arôme? Défaite ou victoire?

LE COURTIER

(dans un coin éloigné de la scène)

Fanny Winter pleure sans bruit sur le banc du square. J'hésite à m'évaporer. Je me sens vieux et las. Je suis bien auprès de cette femme qui ne m'oublie jamais, me reconnaît toujours, cette femme dont l'âme exquise suffirait à me mettre à l'abri de la concurrence.

FANNY

(toujours sur le banc, dans le square. Le courtier est venu la rejoindre. Il s'assied à côté d'elle. Elle s'adresse à lui.)

Depuis le temps qu'on se connaît ! Combien? Trente ans? Quarante ans? La première fois, je me rappelle que je n'avais pas encore de seins. Je m'en souviens parce que j'avais surpris votre regard au moment où il s'égarait sur la stupéfiante platitude de ma poitrine. Ne secouez pas la tête. Je n'ai aucune espèce de vanité. J'ai toujours eu l'impression que vous aviez un faible pour moi, même si cela paraît impossible, étant donné qui vous êtes. Quand une femme qui manque de vanité – et c'est mon cas, vous le savez – croit percevoir qu'elle plaît, c'est, en général beaucoup plus grave que cela. C'est l'amour fou, la langueur venimeuse, le désir incandescent. Peu importe. Ça me met mal-à-l'aise d'évoquer ces choses.

LE COURTIER

(tout bas, en aparté)

Quand je suis près d'elle, c'est comme si le temps s'écoulait enfin, le temps et son corollaire dont la saveur inouïe m'enivre: l'existence.

(Puis, tout haut)

Demande-moi quelque chose. Je te le donnerai et nous partirons ensemble, toi et moi, sur des rivages et sur des cimes. Veux-tu que ton mari se prosterne à tes pieds chaque matin et chaque soir? Veux-tu que tes enfants ne soient jamais malades? Tu peux tout obtenir. Beauté, jeunesse, argent. Il suffit que tu fasses un vœu.

FANNY

Etre jeune? A quoi bon? C'était si fatigant. Etre belle? Etre aimée? Etre riche. Tout est si décevant.

Mon âme que vaut-elle? Mon âme est une liste de courses. Mon âme est une déclaration d'impôts, un bulletin de notes au bas duquel ne figurent pas d'encouragements. Mon âme est le mode d'emploi du lave-vaisselle remplacé depuis huit ans, la date de péremption d'un pack de six yaourts, une lettre de la banque indiquant que le découvert risque d'entraîner le blocage du compte, un bordereau de la poste datant de trois mois (le paquet est reparti, mais où, et que contenait-il? Une rivière de diamants, sans doute). Mon âme est le menu de plats à emporter qui sont toujours moins jolis que sur la photo quand ils arrivent sur notre table, le récapitulatif des vaccins dans les carnets de santé où l'on constate que plus personne n'est immunisé contre le tétanos, l'album de photos où j'ai l'air jeune, heureuse et

belle alors qu'à l'époque où furent pris les clichés, je me sentais vieille, malheureuse et laide. Mon âme est pleine de « bonjour, madame », « au revoir, madame », salie par les corvées, corrompue par la fatigue de jours sans héroïsme, sans passion, sans péril. Mon âme est en carton, en plastique, fixée à moi par du ruban adhésif poussiéreux. Mon âme s'enfuit par les trous dans les chaussettes, par les yeux des boutons dé cousus, par les fissures du plafond et des murs. Elle est restée au grand magasin au rayon cafetières, sur le quai de la gare quand j'ai embrassé mes enfants qui partaient en colonie de vacances. Mon âme ne paierait pas une seconde de bonheur.

LE COURTIER

(pour lui-même)

Elle est mûre, Fanny. C'est le moment. Fanny entre deux âges, avec ses rides, ses rares cheveux blancs, presque invisibles, les gerçures de ses lèvres, sa chair qui, par endroits se décolle très légèrement des os, comme si la peau se faisait manteau, bien avant la vieillesse, afin de tomber plus prestement du squelette le moment venu, ses paupières dont la pente fait oublier sa candeur. Je peux la cueillir. Elle est à point. Je serai inflexible. Je me vois déjà envolé avec elle, à califourchon sur son dos... pourtant quelque chose résiste.

FANNY

C'est le banc. Le banc du square. On dirait qu'il a pris racine. Je m'y accroche. C'est à cause d'un rayon de soleil. La température de l'air a augmenté. C'est très léger, presque imperceptible, mais cela suffit. Je retrouve mon aplomb. Je m'emboîte en moi-même, comme une série de

matriochki, quarante sept poupées l'une dans l'autre, du bébé que j'ai été, à la personne que je suis. Je me raccommode. Et vous n'avez rien vu venir. Vous oubliez trop souvent ce tour que savent jouer les femmes.

LE COURTIER

Je reviendrai.

FANNY

C'est une menace?

NOIR

LE COURTIER

(assis seul sur le banc)

Ce n'était pas une menace. Plutôt un rendez-vous galant. Nous avons pris goût, Fanny Winter et moi, à ces rencontres clandestines. Il m'arrivait de passer la voir entre deux, sans projet particulier. Car plus le temps avançait et moins Fanny était tentée par le marché. Elle ne voulait plus rien. Elle tenait, malgré tout, abritant son âme à deux sous, son âme bradée, son âme cent fois hypothéquée, son âme qui, à force de s'évaporer au feu du temps, s'échappa comme par inadvertance un beau soir de son corps, à peine plus épaisse qu'un effluve d'oignons brûlé, mêlé de liquide vaisselle